

Traqués

Il fait nuit... J'ai faim et je tremble. Je m'assieds et me prends la tête entre les mains tandis qu'une douleur insupportable m'envahit. Je gémiss et ouvre grand les yeux pour tenter de voir quelque chose mais il n'y a rien à faire, il fait trop noir. Je cherche mon père en tâtonnant autour de moi. Enfin je le trouve. Je me blottis contre lui en espérant trouver un peu de chaleur mais sa peau est glacée. Je me raidis, et s'il était... Non, il ne faut pas que j'y pense. Je pose ma tête sur son torse et me concentre. J'entends les battements réguliers de son cœur. Je soupire de soulagement. Je me recouche sur le sol froid et humide et me tourne plusieurs fois pour trouver une position confortable, en vain. Je me redresse en grognant et rampe vers la sortie. Dehors il neige, un vent glacial me fait frissonner. Je gratte le pied d'un arbre dans l'espoir de trouver de la mousse. Après plusieurs minutes d'efforts, j'en trouve enfin une plaque que je décolle soigneusement avec mes doigts engourdis. Je ramène mon trésor sous le rocher où nous nous sommes réfugiés avec mon père il y a trois jours, je crois, ou peut être quatre. Je ne sais plus, j'ai perdu la notion du temps. Une fois à l'abri, j'étale la mousse comme un matelas puis je m'affale dessus, satisfait. Je ferme les yeux en me promettant d'aller en chercher pour papa le lendemain.

Je suis réveillé par des bruits de pas et des éclats de voix. J'ouvre les yeux et autour de moi affolé. Je vois mon père, tout aussi catastrophé que moi, me faire signe de rester silencieux. Je fais un effort pour me calmer en priant pour que les traces que j'ai fait la veille soient effacées. Les pas se rapprochent et j'essaye d'écouter la conversation. Je n'entends pas bien mais quand je me retourne, je comprends à l'air horrifié de mon père que nous sommes en danger. Le groupe s'éloigne en plaisantant. Des coups de feu retentissent, suivis de leurs rires gras, puis plus rien, le silence. Je prends alors conscience de quelque chose d'effrayant : peu importe ce que veulent ces gens, ils sont armés et ils nous cherchent. Papa m'interpelle et d'un air grave me dit, que nous devons partir. Dans « partir », il entendait bien évidemment « fuir ».

Fuir... Encore une fois. Nous ne faisons que ça. On se cachait à un endroit, toujours plus loin, mais ils nous retrouvaient et nous devions à nouveau trouver refuge ailleurs. Pour

survivre.

J'ai longuement insisté pour que nous restions. Mais, papa m'a assuré qu'il serait plus sûr de quitter cet endroit. Le plus tôt possible. Alors, nous nous sommes mis en route, vers ce qui nous semble être l'ouest. Je marche devant tandis que mon père essaye tant bien que mal, d'effacer nos empreintes. Après plusieurs heures, alors que notre marche a considérablement ralenti, je lui réclame une pause. Il accepte et je m'écroule sur un rocher. Mais jambes sont douloureuses et je suis frigorifié. Nous avons finalement repris notre marche après ces quelques minutes de repos, sans échanger un mot. Ce n'est qu'après ce qui me parut une éternité, que mon père m'adressa la parole : « Il fera nuit dans moins d'une heure, il faut qu'on trouve un abri. » Il avait dit cette phrase d'un ton sec, sans émotion. Il en était toujours ainsi, depuis que maman était morte. Je fais un effort surhumain pour chasser cette pensée et retenir les larmes qui menacent de couler. "Ce sont les faibles qui pleurent", murmurai-je. Je n'avais pas pleuré une seule fois depuis le décès de ma mère, car je savais que cela me rendrait faible et vulnérable. Et les faibles ne survivent pas dans de telles conditions.

Je secoue la tête et commence à chercher. Chercher un endroit sec, à l'abri du vent et de la pluie. La nuit commence à tomber et je déniche enfin un terrier immense et inoccupé. Je me glisse à l'intérieur et enlève les toiles d'araignées avec un bout de bois. Je frissonne en sentant quelque chose marcher sur mon bras. Je l'écrase d'une tape sèche et remonte à la surface avec une moue de dégoût. Je n'ai jamais eu peur des insectes, mais les araignées me donnent carrément des cauchemars. Comme la veille, je ramasse de la mousse tout en me reprochant de ne pas avoir eu cette idée plus tôt. Je retourne dans le terrier, les bras chargés et l'étale sur le sol. Mon père me rejoint tandis que je finis de la disposer. Il m'interroge du regard : « - C'est de la mousse. C'est pour cette nuit, ce sera plus confortable.

- Tu es un petit génie, ha ha ! »

Je souris. Cela faisait longtemps que je n'avais pas entendu ce rire léger.

Il s'était d'abord fait rare au début de l'épidémie, puis il avait complètement disparu quand maman était entrée, un soir, avec de la fièvre. Elle n'avait pas mangé, ni bu, elle s'était simplement allongée dans son lit, qu'elle n'avait plus quitté pendant des jours. Un après-midi,

alors que j'étais auprès d'elle, la voisine avait toqué. Je l'avais fait entrer en lui disant que j'étais seul, mais elle m'avait lancé un regard plein de mépris, en rétorquant qu'elle savait que ma mère était malade car elle ne l'avait pas vu sortir durant les quinze derniers jours. J'avais alors fondu en larmes et je l'avais suppliée de ne rien dire. Ma voisine s'était alors levée et avait quitté la maison d'un pas décidé. Le soir, quand mon père était rentré, je n'avais pas eu le courage de lui raconter. **J'aurais dû...**

Le lendemain, des hommes armés vêtus d'une combinaison blanche avaient débarqué et on nous avait entassé dans un wagon à bestiaux plein à craquer de gens brûlants de fièvre et pour la plupart, mourants. Nous avons passé le reste de la journée à l'intérieur, pendant qu'ils faisaient monter d'autres contaminés à bord. Il y en avait tellement que ça faisait peur. Certains ne parlaient même pas français. Puis, à la tombée de la nuit, ils ont fermé notre compartiment à clé et le train a démarré. Je n'ai pas réussi à m'endormir cette nuit-là.

J'ai attendu une éternité dans le noir. J'ai toujours eu peur du noir, mais cette fois, c'était insupportable. Être sourd m'aurait arrangé... Entendre sans voir m'affolait et je m'imaginai les pires scénarios. Toute la nuit, j'ai entendu les pleurs d'un enfant affamé et les gémissements de gens probablement mourants à ma droite. Au petit matin, les mêmes hommes en combinaison ont ouvert notre wagon pour que nous puissions faire nos besoins. Ils nous ont mis dans une sorte de gare dont le sol était fait de terre battue. Je cherchais les toilettes quand une femme à côté de moi me fit signe de regarder le sol. Je vis alors des trous, très peu espacés et un peu plus loin un bac avec de l'eau à la propreté très douteuse. Un type armé a vu qu'on hésitait et s'est approché : « T'attends quoi, petit morveux ? » a-t-il dit. Je le regardais bouche bée, je ne m'attendais pas à ce qu'il emploie un ton aussi agressif. Je me dépêchais de faire ma toilette et regagnais le wagon. Je parcourus le box des yeux puis j'aperçus papa qui me faisait des signes. Il avait renoncé à sortir pour rester aux côtés de maman, je me dis que j'avais de la chance d'avoir des parents comme ça, plein d'amour. Une cloche sonna et on nous jeta du pain avant de refermer les portes. Nous étions de nouveau dans le noir. Je me couchais contre mon père et je m'assoupis.

Quand je me réveillais, une odeur infecte avait envahi le wagon. Je secouais mon père et lui demandais, affolé, quelle était cette odeur. Il me dit que nous n'avions pas fait de pause depuis plusieurs heures et que les gens s'étaient urinés dessus. D'autres avaient même vomi.

Je m'étais bouché le nez en espérant qu'on aurait le droit de sortir bientôt. Le temps passait et je ne savais pas depuis combien de temps nous n'étions pas sortis, mais comme les autres : j'avais été contraint d'uriner dans le wagon. L'odeur de la transpiration mélangée à la saleté, à nos excréments était maintenant insoutenable, et si nous ne faisons pas d'arrêt rapidement, c'était l'odeur des cadavres qui prendrait le relais. Je n'avais plus de force, ma tête tombait régulièrement sur mon torse et j'avais de plus en plus de mal à parler. J'avais faim et le peu de pain qu'il restait avait été mangé par les rats. Je sentais mon corps se relâcher mais je luttais. J'étais trop faible, ma tête retomba et je sombrais dans un sommeil sans rêve. Je me réveillais de temps à autre mais c'était pour me rendormir aussitôt. Je dus dormir longtemps car quand je me réveillais pour de bon, une odeur insupportable monta à mes narines. Je suffoquais. Je n'avais jamais senti une pareille odeur, pourtant, je savais ce que c'était : la mort.

« Papa, murmurais-je, tout va bien ?

- Ta mère... Elle a beaucoup de fièvre, il faut lui donner à boire, sinon... »

Je ne lui laissais pas le temps de finir, je savais. Je pris sa main, la serrais fort contre moi et sombrai aussitôt.

Je fus réveillé en sursaut par le bruit des portes. J'ouvris les yeux pour les refermer aussitôt, ébloui par la lumière du jour. Une voix forte nous demanda de descendre du wagon en vitesse, je me forçais donc de garder les yeux ouverts. Je me levai, titubai et trébuchai sur quelque chose de mou. Je serrais les dents : j'étais tombé sur un cadavre. Je sortis en trombe et je regardais autour de moi, en essayant de repérer mes parents. J'eus un haut-le-cœur en me tournant vers les compartiments débordants de cadavres. Je me détournai rapidement de ce sinistre spectacle et aperçus mon père non loin de là, qui peinait à porter ma mère dans ses bras.

En m'approchant, je vis à quel point ils étaient maigres, pâles et faibles. J'interpellai mon père et courus vers lui. Malgré le long et périlleux trajet, l'air pur et le soleil m'avaient donné de l'énergie. Ma joie de vivre disparut cependant quand je vis de plus près l'état de ma mère : elle était agonisante, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et elle tremblait. Un homme en combinaison passa à côté des wagons, je me précipitais vers lui.

« Monsieur, monsieur ! Attendez, aidez-moi, ma mère, elle a beaucoup de fièvre, elle a besoin d'... »

Il m'assena un violent coup de pied et partit sans se retourner. La respiration coupée, je tentais de me relever. Autour de moi, les gens me regardaient avec pitié. Quand je revins vers mon père, il me fit un petit sourire triste puis se dirigea dans un gros bâtiment où les gens s'engouffraient lentement. Je le suivis en claudiquant.

A l'entrée du bâtiment, des hommes armés et en combinaisons nous faisaient passer un par un en nous demandant nom, prénom et date de naissance, qu'ils notaient aussitôt sur un carnet déjà bien rempli. Quand ce fut mon tour, je vis qu'ils marquaient aussi un numéro à côté de nos prénoms. Enfin, je pénétrais dans le bâtiment. Il était composé d'une seule et unique pièce. Sur la droite, il y avait des planches de bois qui formaient plusieurs étages, comme des lits superposés, de l'autre côté, je reconnus les mêmes trous dans le sol qu'à l'arrêt, au début du trajet : les toilettes. Dans un coin, j'aperçus un robinet rouillé dont des gouttes d'eau tombaient pour finir leur course dans un bac plein de crasse : la douche. Et au centre une grosse marmite vide entourée de centaines de bols sales. Le sol était fait de terre battue et les murs, de tôle. Le plafond ne servirait pas à grand-chose vu son état.

Ils ont attendu que nous soyons tous rentrés pour nous enfermer avec des grosses grilles qu'ils verrouillèrent. Nous étions une centaine. Une centaine à regarder derrière les barreaux en espérant qu'ils nous libèrent bientôt. Nous étions impuissants. C'était affreux, tout le monde murmurait "Oh mon dieu, que va-t-il nous arriver maintenant ?", "Combien de temps allons-nous rester ici ?", "Va-t-on mourir ?». Et nous avions tous peur. Nous nous dévisagions avec effroi. Peu à peu, plein de petits groupes s'étaient formés. Tout le monde cherchait à en savoir plus mais hélas, au bout de quelques heures, tous comprirent que personne ne savait rien. C'était ça le pire. On ne savait rien. A la tombée de la nuit, les conversations avaient cessé. Nous nous étions couchés tôt pour tenter d'oublier la faim. La nuit fut longue, des insectes grouillaient dans le bois vermoulu et l'humidité était insupportable.

Le lendemain, les hommes en combinaison étaient venus nous réveiller en hurlant. Je remarquais qu'ils avaient mis un masque à gaz et non un masque chirurgical comme la dernière fois, sans doute par peur d'être contaminés. Ils ressemblaient un peu à des mouches. Enfin, des mantes religieuses serait plus adapté. A partir de cet instant, j'avais décidé de les appeler comme ça : les Mantes. Cela convenait parfaitement, des insectes cannibales munis de terribles crochets pouvant trancher n'importe quelle proie. Bien sûr, eux, ils n'avaient pas

de crochets, mais une arme à feu qu'ils n'hésiteraient pas à utiliser. Ils nous firent sortir à l'extérieur en nous distribuant des pioches. Autour du bâtiment, d'autres hommes étaient postés, formant un cercle infranchissable. Ils ressemblaient aux Mantes mais en deux fois plus armés. L'un d'eux, qui avait l'air d'être le chef s'avança et nous ordonna de nous poster en face des autres hommes qu'il nomma les "Légionnaires", ce qui ne présageait rien de bon.

Une fois en place, les Légionnaires nous obligèrent à creuser une tranchée. J'avais regardé mon père désemparé : nous savions tous les deux que maman ne supporterait pas cet effort physique. Je creusais à bonne allure, ce qui n'était pas le cas de mes parents. Ma mère tombait, et mon père passait son temps à la relever et à l'encourager. Après environ deux heures d'efforts intenses, ils nous avaient fait retourner au bâtiment. C'est avec soulagement que nous avons rendu nos pioches. Avant de partir, j'avais néanmoins admiré notre travail. Une immense tranchée nous séparait des Légionnaires. Je m'étais félicité puis j'étais reparti vers mes parents. Même si j'étais épuisé, j'étais sacrément fier de moi. Dans le bâtiment, une odeur de pommes de terre chaudes flottait, nous allions enfin manger ! Je m'étais mis en file derrière les autres qui attendaient leur tour pour manger. J'avais vite compris que je devrais être patient car j'étais le dernier. Une fois servi, je m'étais précipité vers mes parents et j'avais englouti ma portion. Une fois ce maigre repas terminé, les Mantes nous avaient fait sortir de bâtiment et nous avaient confié aux Légionnaires. Ceux-ci nous attendaient avec des masses et des piliers en béton.

"Maman ne survivra pas à ça, avais-je pensé, c'est déjà un miracle qu'elle tienne debout après avoir passé la matinée à creuser". J'avais peut-être seulement huit ans, mais, comme on me le disait souvent, je comprenais vite.

Nous avons placé les piliers et installé du grillage qu'on avait fixé en coulant du béton. **C'était effrayant. Nous étions en train de construire la prison où nous allions mourir.** La nuit commençait à tomber et nous avions à peine fini. Nous avons regagné le bâtiment, totalement vidés de nos forces. Je n'avais jamais vu papa aussi épuisé. Il peinait à porter ma mère qui était tombée à terre quelques minutes plus tôt, inconsciente. Cette nuit-là fut la pire nuit de toute ma courte vie. Ma mère n'avait pas repris connaissance, elle était brûlante de fièvre et sa respiration était saccadée. Elle mourut à l'aube. J'avais perdu ma mère. J'ai perdu ma mère. Elle est morte devant moi sans que je n'aie pu faire quelque chose pour la sauver.

Mon père s'approche de moi et me serre dans ses bras. Toutes les larmes que j'avais pourtant réussi à retenir jusque-là s'étaient échappées. Mon père resserre son étreinte ce qui me fait pleurer encore plus. Ce mur que j'avais tant peiné à construire pour bloquer l'accès à mes émotions, venait de céder. L'homme fort, dépourvu d'émotions avait disparu, laissant la place au petit garçon frêle qui n'a plus de mère.

Je suis malade. J'ai deux personnalités complètement opposées qui ressortent en fonction des situations auxquelles je suis confronté. Le docteur dit que ça s'appelle la schizophrénie, que ce n'est rien de grave et qu'il faut juste que j'apprenne à me contrôler. "Pour cela, avait-il dit, tu dois donner un prénom à chacune de tes personnalités". J'ai donc nommé l'homme fort et courageux Thor et le petit garçon Noah. Thor est courageux, intelligent, discret et fort. Il ne montre jamais ses émotions. Noah, lui est tout le contraire, il a peur, il est sensible, c'est un enfant. Certains croient que Noah est ma faiblesse mais contrairement à Thor, il est heureux.

Je me couche près de mon père. Toute la nuit, je repense à ce qu'on a vécu, papa et moi, après la mort de maman. En fait, tout est allé trop vite. On ne se rendait pas compte de ce que l'on faisait et du danger. Le matin de la mort de ma mère, papa avait refusé de s'éloigner de son corps. Il avait fallu que les Mantes menacent de le tuer pour qu'il se résout à la laisser. Puis les journées se sont succédées, toujours plus épuisantes. On avait arrêté de parler, de toute façon, on n'en avait pas la force. Et les journées étaient devenues longues, trop longues. On s'était sentis mourir à petit feu. Mais les Légionnaires ne nous lâchaient pas. Ils trouvaient toujours des travaux éreintants à nous rajouter.

Un jour, une jeune femme était venue nous voir. Elle s'appelait Marie. On l'avait rencontrée le premier jour et on l'avait tout de suite aimé. Elle était particulièrement gentille depuis que maman s'était éteinte. Mais ce jour-là, elle n'était pas venue pour prendre de nos nouvelles. Elle nous avait proposé de nous échapper. A ma grande stupéfaction, papa avait refusé. "Ils nous tueront" avait-il déclaré. Et il avait raison. Après le repas, Marie était venue nous dire adieu et nous souhaiter bonne chance puis elle s'était éclipsée. Nous nous étions remis au travail quand des cris avaient retenti. Les Mantes avaient rassemblé tout le monde tandis que des Légionnaires s'étaient avancés en tenant fermement Marie et deux autres hommes dont j'ignorais le nom. Dans la foule, une vieille femme avait hurlé

"Marie ! Marie ! Ma fille ! **Non !**"

Le Légionnaire qui tenait Marie s'était alors avancé. Chuintement de lame. Hurlement. Terreur. Puis le silence. La foule avait regardé horrifiée le corps sans vie de la jeune femme, gisant dans une mare de sang. Le Légionnaire avait alors mis un coup de pied au cadavre, qui avait roulé quelques mètres plus loin. Il nous avait regardé un par un et avait tonné :

"Ceci était un avertissement. Si vous avez encore l'audace de désobéir, vous subirez le même sort, ou, comme ces deux, là-bas, vous partirez dans les laboratoires militaires où on testera sur vous de nouvelles techniques de médecine. Cela nous évitera des sacrifier la moitié de l'armée." Nous avons tous frémi tandis que les Légionnaires emmenaient les deux hommes à leur triste sort. Nous avons regagné le bâtiment jetant un dernier regard au corps de Marie.

Le même jour, mon père m'avait dit que l'on devait partir à la tombée de la nuit. Alors, quand tous s'étaient endormis, papa avait creusé un trou sous la grille, assez gros pour qu'un homme puisse s'y glisser, il avait mis le corps de maman sur ses épaules et nous étions partis. Une fois derrière les grilles, nous avons couru jusqu'au grillage. Mon père l'avait coupé avec une pince qu'il avait dérobé et nous avons quitté le camp. Nous marchions depuis peu de temps quand mon père s'était arrêté.

" Qu'est-ce qu'il y a ?

- Quelque chose ne va pas...

- Je ne comprends pas.

- C'était trop facile. Trop."

A cet instant précis, un coup de feu avait retenti.

" Cours !" avait hurlé mon père. Et j'étais parti. Sans lui. Sans maman. J'avais fait une erreur mais il était trop tard. J'avais donc dû me résoudre à me cacher dans la forêt. J'avais attendu longtemps, deux jours, quand mon père m'avait retrouvé. Nous avons enterré maman et nous étions partis loin. L'automne arriva, puis l'hiver. Nous avons souvent changé de cachette et nous venions de trouver un endroit plus sûr que les autres. C'était un creux, presque invisible pour ceux qui ignorent son existence, sous un énorme rocher.

Au petit matin, je suis sorti alors que mon père dormait encore. Je me suis mis en marche pour faire un repérage. L'air était frais ce matin mais les rayons du soleil levant réchauffaient

peu à peu l'atmosphère. Je tends l'oreille pour mieux entendre le chant des oiseaux. Une magnifique journée s'annonce. Je me surprends à fredonner une berceuse que ma mère me chantait quand j'étais petit. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens bien. Le fardeau qui pesait sur mes épaules a disparu, lui aussi. Je regarde ma montre. Elle était cassée depuis longtemps, figeant à jamais les aiguilles sur dix-huit heures trente-six. J'entends un craquement sec. Je me fige, tous les sens en alerte, les muscles contractés. Deuxième craquement. Je tourne brusquement ma tête à gauche et me retrouve nez à nez avec une biche. Elle me regarde avec curiosité, ses yeux bordés de longs cils me dévisagent. C'est drôle, elle a l'air aussi émerveillée que moi. Elle fait un pas hésitant vers moi. Je reste immobile, je sais qu'un moindre mouvement la fera fuir. Elle tend son cou vers moi. Elle est à moins d'un mètre quand soudain elle se fige. Je suis son regard mais je ne vois rien. Je me retourne vers l'animal apeuré et lui demande ce qu'il se passe. Un cliquetis parvient à mes oreilles. Je me jette à terre juste à temps. Une détonation retentit. Je vois les yeux de la biche s'écarquiller alors que le sang coule abondamment de son poitrail. Ses jambes cèdent et elle s'écroule, morte. J'ai les larmes aux yeux. Je voudrais tellement faire payer celui qui vient de tuer ce magnifique animal, mais Noah a peur. Dans les fourrés, j'entends quelqu'un rire. Aussitôt, je prends conscience du danger et je m'enfuis. De retour dans le terrier, un sentiment de protection m'envahit. Puis je repense à cette biche et à l'inconnu, ce qui me tire une grimace. Je l'ai échappé belle. Mon père me demande pourquoi je fais cette tête. Je n'avais même pas vu qu'il était réveillé. Je lui raconte la biche, l'homme caché dans les buissons et le plaisir qu'il avait éprouvé à tuer un si bel animal. Il a l'air inquiet mais nous devons sortir chercher à manger, nous n'avons pas le choix. Nous nous enfonçons donc dans la forêt pour regarder les pièges que mon père avait posé la veille. Nous allons chacun dans notre direction, avançant prudemment. Je me penche au-dessus d'un de nos pièges.

"Plus un geste !"

L'ordre a fusé, court mais menaçant. Je lève lentement les mains au-dessus de ma tête et me tourne. Thor a remplacé Noah. Je regarde l'homme droit dans les yeux, il tressaille. Gagné. Comme s'il m'avait entendu, il se ressaisit et s'approche.

"Vos papiers ? réclame le flic. Comme si je n'étais que papier..."

- Je n'ai pas de papiers.

- Donnez-moi votre nom alors.
- Tompson, répondis-je calmement, Alexis Tompson.
- Et bien je vais jeter un coup d'œil à ça, si vous le permettez."

Il sort alors un carnet que je connais bien. Tous les voyants rouges de mon cerveau se mettent à clignoter. Je dois partir. Très vite. Je bondis et me mets à courir comme je n'ai jamais couru. Le flic ouvre de grands yeux, surpris. Le temps qu'il réagisse, j'ai disparu. Seulement, il faut que je trouve mon père pour le prévenir.

Je ralentis et regarde autour de moi. Les minutes passent, une éternité, je ne le trouve pas. Ce n'est pas normal. Dans ma tête, c'est l'apocalypse : Noah et Thor se disputent. Noah me dit de retourner au terrier alors que Thor insiste pour que je continue mes recherches. Soudain, je crois entendre quelque chose, un bruit étouffé. Je me retourne et je vois, horrifié, le flic pointer son arme sur mon père, bâillonné et attaché à un arbre. Tout se passe alors au ralenti. Je vois le flic appuyer sur la gâchette, la détonation, les yeux de mon père plein de détresse et le rire sadique de cet assassin. Puis plus rien.

Je sursaute, me redresse, ouvre grand les yeux. Je suis trempé. Je regarde autour de moi. Je suis sur le canapé. Au coin du feu, mon père lit son journal en buvant un café. Il est dix-huit heure trente-six. J'entends un bruit de porte, maman rentre du boulot. Je devrais être content, pourtant, quelque chose me dérange. Elle n'a pas lancé son "coucou" habituel. Je l'appelle. Elle apparaît aussitôt dans la pièce, le teint blafard et l'air épuisé. Elle a de la fièvre. Ce soir-là, elle n'a pas mangé, ni bu, elle s'est simplement allongée dans son lit, qu'elle n'a plus quitté pendant des jours.